

de l'île de la Cité, Yvon Plouzenec montre comment Bélanger tenta de s'introduire auprès d'une administration des bâtiments, devenue impériale. N'ayant pas été invité à concourir, il envoya néanmoins un projet qui était spectaculaire au premier coup d'œil. Un examen plus attentif montrait toutefois que les bâtiments d'arrière-plan étaient artificiellement réduits, que les bateaux représentés sur la Seine étaient miniatures, que les éléphants encadrant la composition étaient à peine plus gros que les lions disposés autour de l'obélisque, et que la cascade qui s'écoulait sans source crédible dans l'axe de la composition offrait des rochers géants, aussi hauts que le Pont-Neuf. Le dessin était donc séduisant, dans la grande tradition baroque, mais toutes ses échelles étaient faussées. Examiné par des architectes qui ne furent pas dupes de ses artifices, le projet n'eut évidemment pas de suite. À la Restauration, Bélanger récupéra la place qu'il avait aux Menus Plaisirs, mais les décors de l'entrée de Louis XVIII à Paris et ceux prévus pour les cérémonies à Saint-Denis, présentés par Adrian Almuoguer, furent faits à l'économie. L'analyse par J.-Ph. Garric de ceux qui furent envisagés pour le sacre du roi, qui n'eut finalement pas lieu, montre qu'ils ne peuvent être attribués à l'architecte.

La deuxième partie du livre traite des architectures civiles de Bélanger, tandis que la quatrième et dernière aborde ses projets urbains. On entre alors véritablement dans son travail étudié par Cl. Ollagnier dans ses rapports à la commande, par Marie-Geneviève Lagardère pour la Folie Saint-James et par Charlotte Duvette dans l'efflorescence de ses maisons parisiennes. Ces approches sont complétées par celles d'A. Lebeurre, Iris Moon, Sophie Mouquin et Jean-François Belhoste, qui ont su évoquer la splendeur des décors intérieurs et meubles que l'architecte déploya dans ses bâtiments. Dans ce festival d'inventivité – autant dans la composition des plans que dans la vivacité de l'ornementation – une mention spéciale va aux cheminées, dont Emmanuel Sarméo a démontré la profonde originalité. Pour ses aménagements intérieurs, Bélanger échappa donc à la tyrannie de l'Antiquité qui appesantit alors l'architecture, et sut créer pour une clientèle exigeante certains des ensembles les plus raffinés de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. On peine toutefois à discerner quelles furent les caractéristiques de son œuvre au regard de celles d'architectes comme Richard Mique, Claude-Nicolas Ledoux, Pierre-Adrien Pâris, François Chalgrin, Alexandre Brongniart, puis Charles Percier, Pierre Fontaine, François Debret...

Ses projets – succints – pour la réunion du Louvre et des Tuileries sont abordés par Daniel Rabreau, tandis que la sécurité de la Bibliothèque nationale est évoquée par Pauline Chougnnet, les Bains Vigier par Ronan Bouttier, et ses projets d'abattoirs ou de halle par P. Chougnnet et Pierre Coffy. J.-F. Belhoste et Matteo Porrino traitent aussi du rôle que l'architecte tint dans l'emploi de matériaux nouveaux, pour les toitures en terrasse de la maison de M<sup>lle</sup> Dervieux comme pour son ouvrage le plus célèbre : la coupole métallique de la Halle au blé, à Paris. Par son ampleur, cette coupole marqua son époque, mais elle s'inscrivait dans une quête technique qui était alors très partagée, et que Valérie Nègre et J.-Ph. Garric ont déjà su mettre en lumière. Son travail pour la scène est également l'occasion pour Marc-Henri Jordan de rappeler que Bélanger était le beau-frère de Jean-Démosthène Dugourc, un des créateurs les plus féconds de son époque. Le rapprochement de ses travaux avec ceux de Bélanger n'a pas encore été opéré, mais il aurait été instructeur et révélateur.

Entre les bâtiments et les décors, la partie intermédiaire du livre est consacrée aux jardins et rassemble quelques-unes des contributions les plus nouvelles. Nathalie de Harlez de Deulin mentionne des propositions pour Beceuil, tandis que Sigrid de Jong met en lumière ce que Bélanger put tirer de ses trois voyages en Angleterre. À son retour, l'architecte sut d'ailleurs travailler avec Thomas Blaikie, et le partage des tâches entre les deux hommes à Bagatelle reste une des questions à résoudre pour la compréhension des jardins en France à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Nicole Gouiric à Méréville, Maryline Assante dans les jardins de l'hôtel de Beaumarchais, Nadine Villalobos dans le domaine que Bélanger et Anne-Victoire Dervieux aménagèrent pour eux-mêmes à Santeny, ainsi que dans le jardin créé pour monsieur le Picard à Boissy-Saint-Léger, nous font découvrir une œuvre largement méconnue et où l'architecte sut imposer sa marque. Jardins et architectures s'y interpenètrent et apparaissent indissociables. Ils se discernent du premier coup d'œil comme des œuvres qui ne peuvent se réduire au contexte intellectuel du temps. Depuis trop longtemps, l'étude des jardins français des années 1770 à l'Empire souffre d'un manque de méthode dont l'article de Monique Mosser donne la meilleure illustration. Pour comprendre un jardin, on ne peut plus répéter à plaisir les mêmes formules, selon lesquelles les « nouveaux jardins à la mode » partageraient les mêmes chemins tournants, les mêmes fabriques exotiques et la même palette végétale. Il ne suffisait pas à Bélanger de se proclamer « jardineur »

pour être original : il l'était grâce à un art de la composition et à un vocabulaire jardiné qui lui étaient propres, et qui distinguaient ses œuvres de celles de ses contemporains. Il est regrettable que la réduction de l'analyse des jardins à leur contexte fasse oublier leurs caractères singuliers, que l'on peut discerner, notamment par la multiplication de formes régulières, comme celles du parterre de Bagatelle, des quinconces et des galeries de cloître, que Bélanger utilisa presque systématiquement dans ses jardins.

Le livre dirigé par A. Lebeurre et Cl. Ollagnier apparaît ainsi comme une suite de contributions foisonnantes, intéressantes et souvent nouvelles. Dans sa préface, J.-Ph. Garric plaide pour cette approche pointilliste, mais il n'est pas pleinement convaincant, car une monographie, en dépit des diversités de points de vue qu'elle doit offrir, a précisément pour objectif de discerner la spécificité d'une œuvre, et de tenter de la comprendre. Avec son illustration abondante, l'ouvrage apporte une suite bienvenue au travail fondateur de Jean Stern, publié en 1931. Il est dense en documentation mais, par la forme choisie, il s'est condamné lui-même à être pauvre en analyse, et surtout en synthèse.

Jacques Moulin

## Urbanisme

Federico CANTINI, Fabio FABIANI, Maria Letizia GUALANDI et Claudia RIZZITELLI (dir.), *Le case di Pisa. Edilizia privata tra Età romana e Medioevo*, Florence, All'Insegna del Giglio, 2020, 29 cm, 192 p., nb. fig. dans le texte, numérotées par chapitre. - ISBN: 978-88-9285-022-4,35 €.

(*Dialoghi sul Medioevo*, 3)

Pise est assurément la ville de Toscane dont l'architecture civile médiévale a été la plus étudiée. Un inventaire de tous les immeubles médiévaux y a été réalisé et nous disposons à la fois de nombreuses monographies et des synthèses qui en ont établi une typologie constructive. On le doit aux études pionnières de Georges Rohault de Fleury<sup>1</sup> et à l'activité d'une pléiade de chercheurs, parmi lesquels se distingue Fabio Redi<sup>2</sup>.

La recherche continue néanmoins d'y être très active et nous voudrions signaler ici, fût-ce brièvement, le très grand intérêt des actes d'un colloque récemment publiés, qui traitent exclusivement des « maisons » de Pise. Il

intéressera également les lecteurs curieux des racines antiques de la ville, mais nous nous concentrerons dans cette recension sur la deuxième partie de l'ouvrage, qui est consacrée à la fin du haut Moyen Âge et au Moyen Âge central. Neuf contributions proposent un panorama dynamique de la constitution de l'habitat médiéval, depuis le IX<sup>e</sup> jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle, à partir des résultats de fouilles de grande ampleur et de plusieurs opérations d'archéologie monumentale sur des immeubles ou des îlots.

L'abondance des données recueillies sur les modalités de la colonisation du sol à la fin du haut Moyen Âge et sur les étapes de la pétrification de l'habitat, particulièrement précoce, est un des points forts de l'ouvrage. L'étude des techniques de construction tient une grande place dans l'exposé des faits. À l'instar de Lucques et de Rome, Pise vit se développer dès le cours du IX<sup>e</sup> siècle une architecture de qualité, phénomène résultant d'un processus technique complexe, et qui, avant la brique, mit en œuvre plusieurs des matériaux lithiques extraits à proximité, dans les Monte Pisani et au sud de Livourne. Le transport était aisé, par voie fluviale. Sur le chantier, les faibles dimensions des blocs ne posaient guère de problèmes d'échafaudage et de manutention. Ces caractéristiques s'observent durant tout le X<sup>e</sup> siècle dans l'architecture civile (via Cavalca), comme dans l'architecture religieuse (S. Zeno ; S. Michele in Borgo). Un saut qualitatif certain se distingue entre la fin du X<sup>e</sup> siècle et la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle. Il est en phase avec l'organisation des carrières et les progrès dans la métallurgie, qui permirent l'obtention de blocs plus réguliers, puis le développement d'un dressage soigné des faces visibles, de la modénature et de la sculpture. Un débat est toujours en cours sur la part qui en revient à un processus de maturation indigène et la part imputable à des influences extérieures. Au total, retenons que la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle, sur fond de profondes transformations sociales, économiques et politiques, fut un moment capital qui vit une transformation de la culture matérielle, particulièrement en ce qui concerne la construction civile, au sein de laquelle se généralisa précocement la mise en œuvre de l'*opera quadrata*.

Particulièrement fascinante est l'observation de la colonisation du sol de la vaste aire fouillée au sein de l'université (piazza Dante) : des cartes très parlantes (p. 122 et 131) illustrent la densité du bâti de qualité dès les IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, ainsi que la densification ultérieure du tissu construit, dont une restitution en élévation est proposée. On notera également les riches informations sur la part du bois dans le bâti des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, et la

mise en évidence de la rapide succession des phases de transformation des intérieurs (distributions, décor et façades) dans l'îlot (p. 155) via S. Antonio-via A. Mario-via G. Mazzini a Chinzica, sur l'Oltr'Arno. Ce dernier apport à la connaissance de l'habitat à Pise est donc particulièrement précieux.

Pierre Garrigou Grandchamp

1. Georges Rohault de Fleury, *Les monuments de Pise au Moyen Âge*, Paris, 1866 ; *id.*, *La Toscane au Moyen Âge, Architecture civile et militaire*, Paris, 1873 et *Lettres sur la Toscane en 1400*, Paris, 1874.

2. Fabio Redi, *Pisa com'era : archeologia, urbanistica e strutture materiali (secoli V-XIV)*, Naples, 1991.

**Julien FOLTRAN, *Vivre en ville près d'une abbaye. Les pays d'Aude du VIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle. Alet, Caunes, Lagrasse, Service de la connaissance de l'inventaire et du patrimoine, Région Occitanie, Cahiers du patrimoine, n° 121, Toulouse, 2020, 27 cm, 224 p., 194 fig. - ISBN : 979-10-93747-18-7 ; 30 €.***

Julien Foltran a rapidement tiré le meilleur d'une thèse soutenue en 2016, en publiant un ouvrage très documenté sur trois bourgs abbaciaux du département de l'Aude. Le thème d'étude, celui des villes nées autour d'un établissement religieux, connaît un fort développement en Languedoc depuis plusieurs décennies, avec quelque retard par rapport aux investigations nombreuses dont ont bénéficié, dans un grand Sud-Ouest, les agglomérations d'origine castrale et la création des villes neuves. En outre, au sein des agglomérations « d'origine religieuse », la catégorie des bourgs monastiques a été longtemps négligée dans cette province, contrairement à ce qu'il en fut dans d'autres régions, telle la Bourgogne. Le choix est donc particulièrement pertinent, tant la lacune sur cette catégorie de sites était dommageable pour disposer d'un panorama complet du réseau des villes petites et moyennes en Languedoc et de leur paysage bâti.

Julien Foltran a développé sa recherche aux diverses échelles de la région, des terroirs, puis des bourgs eux-mêmes. Il situe d'abord les trois sites choisis dans le paysage physique, institutionnel et économique des Pays d'Aude. Particulièrement éclairants à cet égard sont les développements consacrés à l'interaction entre les trois monastères d'Alet, Caunes, Lagrasse et le réseau des voies de communication : si les trois établissements ont eu une influence sur leurs tracés, il n'en est pas moins remarquable

de constater que le choix des emplacements dut peu à la recherche du désert. Ils n'étaient en rien isolés et la quête de solitude paraîtrait uniquement rhétorique, n'était l'isolement – relatif – que leur assurait l'enceinte claustrale. De fait, et ce sera un des fils directeurs de l'exposé, les moines bénédictins, au moins à partir du XII<sup>e</sup> siècle, cherchèrent délibérément à regrouper les populations qui leur apportaient la gamme des services nécessaires à la vie quotidienne du monastère et de son domaine. Ils ont ensuite veillé avec un soin jaloux à l'organisation des agglomérations, sous l'angle de l'urbanisme comme de l'équipement économique, afin de donner des bases solides à une prospérité qui leur assurait une participation considérable au flux de création de richesses. L'auteur décrit avec justesse comment les bénédictins, au travers de l'organisation des voies de circulation, des adductions d'eau, de la réglemmentation des marchés, etc. ont façonné les terroirs sur lesquels ils s'étaient implantés, générant des organismes urbains et un encadrement des hommes auxquels les cisterciens renoncèrent d'abord – avant de participer au mouvement de création des bastides, mais à distance de leurs moutiers. Ainsi est bien mis en lumière le rôle spécifique des monastères bénédictins dans la structuration du réseau urbain dans les Pays de l'Aude.

Au-delà de cette convaincante analyse, on soulignera un apport fondamental du livre, qui est l'élévation des constructions civiles au rang de sources à part entière. Ce sont même des sources primordiales pour étudier le processus de croissance des villes et ses modalités. L'attention très particulière apportée aux évolutions démographiques des bourgs montre toute la pertinence de la démarche : elle a permis à l'auteur, en ajoutant aux sources écrites et figurées l'exploitation des données matérielles, de cerner de façon concrète et très convaincante les phases de dynamisme et de reflux. Ce chapitre fait fond sur les variations de densité et de nature de l'habitat, à partir des données de terrain et de celles des cadastres, qui sont retranscrites dans des plans très pédagogiques dont l'abondance comble le lecteur le plus exigeant ; ainsi des 14 plans qui concernent Lagrasse (p. 89-101).

La troisième partie, exclusivement consacrée à l'étude des maisons, est d'une belle complétude, en dépit de la contrainte éditoriale qui a conduit à contracter la masse des données rassemblées. En effet, afin de pouvoir utiliser toutes les potentialités de cet abondant patrimoine, Julien Foltran s'est attaché à constituer un corpus exhaustif de toutes les constructions domestiques médiévales conservées, datant